

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 46

Artikel: Tomate et les faneurs
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, La 30. rue.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906

On fait la compôte.

Vous devez, j'imagine, me trouver singulièrement rétrograde et pas mal conservateur. Ces deux mots employés par courtoisie, car peut-être bien, dites-vous, après avoir lu ma misérable prose :

— En v'là encore un encroûté !

Tant pis ; je le regrette, mais on ne se réfait pas. Et puis, que voulez-vous, j'ai toujours eu une certaine prédilection pour les choses pittoresques, simples, et je constate que la vie aujourd'hui n'est ni pittoresque, ni simple, tant s'en faut. On se presse, on se hâte, on « fait tout à l'américaine », on ne vit plus même « à la vapeur », on s'efforce de vivre « à l'électricité ». Le verbe *se dépêcher* est entré si profondément dans le vocabulaire quotidien que les gens peu amateurs de courses au clocher passent pour de lamentables paresseux. Nous-mêmes, bons Vaudois, dont la réputation de lenteur fut jadis établie, succombons sous l'attaque néfaste de la contagion, et nombreux sont ceux qui déclarent à la fin d'un jour de labeur : « C'est à peine si j'ai eu le temps de dîner. »

Le train express et le teuf teuf nous suggestionnent... L'âge de la machine à tout faire nous accapare, la dactylographie impersonnelle plonge dans le marasme les professeurs d'écriture et le téléphone supprime les « petits mots » d'autrefois, qui bien souvent avaient leur charme.

Mais, je vois que mes lamentations ne justifient pas mon titre, bien que la bonne compôte (prononcez *campôte*, s. v. p.) soit aussi menacée de perdre ses origines familiales et joyeuses. La mécanique inexorable va supprimer le couteau et, dans quelques années, nous verrons circuler dans nos villages et stationner sur la place, une de ces machines à choucroute, plus ou moins automobile, qui, en quelques minutes, « expédiera » successivement les raves de Pierre, les choux de Paul, comme fait pour le marc et la lie la distilleuse bien connue. — Alors, adieu pour les bonnes soirées au pressoir, adieu pour les rires et les causeries, adieu pour la joie d'autrefois. Il restera encore le cassage des noix jusqu'au jour où nous verrons poindre quelque monstre électrique capable de « gremailier » en une après-midi, la récolte de vingt noyers de belle taille, s'il en reste encore.

* * *

Et pourtant, dans mon enfance, elles étaient

joyeuses ces soirées de « campôte ». Les amis, les amies, les voisins, les voisines venaient donner un coup de main. On s'installait au pressoir, un bon et solide pressoir de granit, non point un « crouë » instrument d'outremer. Les uns faisaient cercle autour d'un tas de raves et pelait courageusement ; les autres, le couteau plat appuyé au fond d'une seille, râpaient les raves pelées et bientôt les rubans d'une blancheur de neige, que lassaient passer sous la lame édentée les couteaux bien aiguisés, s'entassaient et répandaient dans l'atmosphère une senteur forte et apéritive. On croquait les morceaux restants, et je me souviens des merveilleuses quenottes d'une cousine, exquise et riieuse, affublée, hélas ! du déplorable nom d'Anastasia, que nous abrégions en Zizi. Ah ! que vous étiez mignonne, il y a trente-cinq ans, cousine, et mutine, et causeuse. Aujourd'hui, nos cheveux grisonnent et nos filles portent des robes longues et promènent des bébés. C'est bien gentil, mais je regrette la compôte au pressoir... et vous ?

Quels pétillants bavardages, et que d'histoires, que de contes, que de souvenirs égrenés par les vieux innocents, venus en visite, fumer une pipe ou deux, assis ou juchés sur quelque objet de vendange, tige, seille, brante, ou sur le granit du pressoir endormi jusqu'à l'automne. Dans l'ombre, on voyait briller leurs yeux et « brasailier » la pipe à chaque « tirée ». Et lorsque leurs dires étaient effrayants, ce qui arrivait, croyez le bien, il nous semblait à nous, les jeunes, que de grandes ombres, peu aimables, mystérieuses, se mouvaient dans des réduits obscurs. Alors nous nous serrions les coudes, pour ne pas laisser passer entre nous la *grabbi*, *lo maffi*, *lo non ne lou*, *lei dzenellie ke peke*, et nombre d'autres diabolotins habitués de la *chella* et du sabbat. Et le *vaudai*, et le *portaboena* et la *tzauce villhe*.

Parfois même, ces abracadabrants récits nuisaient un peu à la rapidité du râpage. Nous levions le nez pour écouter. Mais mon père qui ne s'amusa pas, nous remettait en route : « Allein ! Allein ! »

Et on se « reinmodait » vivement.

La grand'mère, très crédule encore, parlait de guérisons étranges, obtenues par de célèbres meiges. Elle citait des recettes tirées du *grand grimoire*. Il y en avait de surprenantes, auprès desquelles les médecines du moyen-âge composées de tant d'ingrédients, voire de cornes de licorne et de mandragore, n'eussent pas fait grande figure. Ainsi, pour une hernie, on allait, de nuit, dans un bois, partager un jeune arbre en deux et faire passer le malade trois fois au milieu du tronc, dont on rejoint les parties après y avoir enfoncé les cheveux du malade.

Et ma bonne grand'mère citait des cas de guérison, les noms, les tenants et les aboutissants, les généalogies, les descendants et les ascendants, même les collatéraux des braves gens ayant subi avec succès la fantastique cure.

Nous sourions, un peu sceptiques, mais l'excellente vieille ne se fâchait pas. Riez tou-

jours, on sait ce qu'on a vu. Si vous aviez connu la Caton au cordier. Elle est morte, il y a beau temps. Eh bien, figurez-vous que cette Caton... Tu l'as connue, Marianne ?

Marianne, c'était ma mère.

— Il me semble. Mais j'étais bien petite...

— Alors, cette Caton avait sur le dessus de la tête une « bougne » comme mes deux poings... On avait tout essayé pour ça ôter. Les médecins, les meiges, personne n'y pouvait. Avec ça que la Caton était jolie de figure et que cette « bougne » la dépitait...

Une fois lancée, ma bonne grand'mère ne s'arrêtait plus et nous contait une interminable histoire où trois ou quatre sorciers jouaient des rôles surprenants et faisaient exécuter à la pauvre Caton une gymnastique mystérieuse qui nous donnait la peau de poule. Et la « bougne », après ce traitement très spécial « s'était fondue en eau, concluait ma grand'mère, et une eau si puante — à respect — que nos *éboëtions* ne sentaient pas pire ».

Ainsi s'écoulait la soirée-compôte, peu comparable aux soirées-choucroute de nos diverses sociétés. De temps en temps, ma mère faisait passer du vin sucré pour les femmes, et mon père offrait aux hommes — je comptais alors pour un demi — une bouteille ou deux d'une fine goutte qui faisait claquer la langue aux connaisseurs...

Puis, les seilles pleines et le tas de raves anéanti : « Bonsoir, bouna né, dremi ben... »

Ah ! le beau temps que celui de la « campôte ».

LE PÈRE GRISSE.

Au restaurant. — Un couple se fait servir à dîner dans un restaurant. « Monsieur et madame prendront du vin à deux francs la bouteille ou à trois francs ? demande le garçon. »

MADAME : — Quelle est la différence entre ces vins ?

— Un franc, madame.

L'incendie. — Extrait de l'*Indépendant* de Nioleville, journal politique et littéraire :

« ... En voyant les flammes jaillir du toit de l'usine, le personnel perdit la tête. Les pertes, heureusement, sont insignifiantes. »

Tomate et les faucheurs.

M. Benjamin Vallotton, l'auteur de *Portes entr'ouvertes*, vient de publier *Monsieur Potterat se marie*, œuvre tout imprégnée d'esprit vaudois, c'est-à-dire gaie et saine autant que savoureuse. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ici les pages où l'auteur montre le facteur d'un village près de Bioley-Orjulaz découvrant des faucheurs endormis dans un pré, après le repas de midi. Ces hommes sont : Noverraz, son fils Gustave, le dragon, leur domestique Dzozet et le commissaire Potterat, qui est fourbu de fatigue et de douleurs pour avoir voulu faucher dès l'aube avec les trois campagnards et leur apprendre que « Bioley-Orjulaz ne peut pas y faire avé Lausanne ».

Vers une heure, un pas retentit sur le sentier. C'était le facteur d'un village voisin qui,

* MONSIEUR POTTERAT SE MARIE... par Benjamin Vallotton. — Lausanne, F. Rouge et Cie, libraires-éditeurs.

sa tournée achevée, en blouse blanche, son chapeau de paille sur la nuque, son sac vide au côté, regagnait son domicile. La voix publique l'avait surnommé Tomate, allusion délicate, mais transparente, à l'insolente coloration de son nez. Mais le facteur jouissait de ce teint en tout bien, tout honneur ; on était rougeaud, dans la famille, de père en fils, rougeaud et farceur, et bruyant, et complaisant, avec, toujours, sur la langue, le mot drôle qui déride et donne du plaisir à vivre...

... Tomate s'avancait d'un pas guilleret, sa canne à la main, tout en sifflant entre ses dents : *Sempach, champ semé de gloire*. A la vue des dormeurs allongés derrière la haie, il s'arrêta net et médita quelques instants. Il commença par faire frétiller sa canne dans les buissons de la haie pour imiter l'inquiétant glissement d'une vipère sur les feuilles mortes. Mais ce bruit demeura incompris et les ronfleurs, impassibles, poursuivirent l'exécution de leur symphonie.

— Nom d'un chien ! murmura le facteur... On jurerait des crapauds autour d'une gouille !

Et, après une nouvelle tentative et un nouvel insuccès :

— Ils se croient au sermon, ces gaillards !... On ne peut plus les réveiller. Dommage que je n'aie pas une bouteille sous la main. Au *tac* du bouchon, ils seraient vite sûs leurs piautes !

... Le facétieux facteur recueillit quelques petits cailloux. D'une main libérale, sans parti pris, il les dissémina sur le groupe. Novveraz, et par deux fois, reçut un projectile sur le fond de son chapeau. Le Dzozet fut torpillé et Potterat lui-même qui, maintenant couché sur le ventre, menaçait le ciel, fut successivement atteint à la poupe et à la ligne de flottaison... Alors, satisfait, le facteur se dissimula derrière la haie pour savourer le réveil imminent.

Novveraz, le premier, se dressa sur son séant et contempla la nature de l'air d'un matelot abandonné sur une île déserte. Puis, pour s'éclaircir les idées, d'une voix pâteuse, il marmotta une phrase indistincte et, des deux poings, se frotta les yeux avec une sombre véhémence. Le dragon et le Dzozet, bouche ouverte, projetaient devant leurs pieds, à vingt pas, un regard vitreux, dépouvu d'une notion claire de la réalité. Puis, tous deux, d'un air faible, ils baillèrent et se grattèrent la poitrine, longuement. Potterat, lui, tardait infiniment à recouvrer ses esprits : ce sommeil, à la grosse chaleur de midi, l'avait littéralement anéanti et il se sentait la tête lourde, les mains en feu, la bouche sèche, la nuque raide, les reins endoloris, tout cela distinct et pourtant fondu dans une impression générale de malaise intense. Le commissaire ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi intolérable. Après avoir longuement fixé, très loin, un arbre qu'il ne semblait du reste pas voir, il dit enfin :

— Charrette !... on vient rien abruti à dormi sûs ce pré !...

— Et pi que le soleil a tourné ! poursuivit Novveraz. Il claire d'oblique, maintenant... J'ai la tête toute fricassée...

— Et pi moi !... soupira Potterat.

Puis, pour donner le change sur les motifs de ses gémissements :

— Moi, j'ai été rongé par les fourmis en première !...

— Ma foi !... riposta le dragon. Savez-vous pas les attraper par les pattes de derrière et les assommer contre un mur !...

— Oh ! En fait d'assommée, poursuivit Potterat, je ne sais pas s'il a passé un bon oiseau par là-haut, mais j'ai reçu un rude pétard dans le dos !

— Et moi, donc !... dit Novveraz. Mais qui est ce qui rigole par là ?... Charrette !... regardez-voir là-dérrière... Pardi ! c'est cette rr...

rosse de Tomate... Allez ! sors seulement, on t'a assez vu !... Veille-le voir : avé ton nez, tu vas mettre le feu à la haie...

La face du facteur émergea alors des taillis, fendue, dans toute sa largeur, par un rire muet :

— Pardi !... sans moi vous étiez emmodé là, jusqu'à dix heures ce soir !...

— Dis donc, sacré Tomate ! c'est que nous, on a travaillé ; nous, on a commencé à trois heures ce matin ;... ce n'est pas comme toi qui te fais payer par la Contédération pour te royaumer sûs les routes, toute la sainte journée, à espionner le monde !...

— Causez seulement, va !... Vous vous y mettriez les troisques que vous ne feriez pas mon ouvrage...

Mais Novveraz marcha droit à la plaisanterie traditionnelle :

— Dis-voir, Tomate C'est-il à Lausanne que tu t'es acheté ton nez ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu te tiens le plus beau dahlia de la commune. Il a bien dû te coûter dans les dix-douze mille francs !...

— Pardi !... Même davantage... Seulement, pour les y mettre, fallait les avoir, et j'aime encore mieux placer mon argent là-dessus que sur le Panama... On a au moins toujours sa fortune à portée de la main...

— Et pi ça te fait des économies : quand tu te promènes à bicyclette, la nuit, tu n'as seulement pas besoin de falot... Et puis pour allumer ta pipe...

— Bien sûr !... sans compter tous les autres services qu'il me rend !... Oui ! mais je m'en sauve... C'est pas le tout que de babiller... Au revoir !...

— Oui, on va se remmoder aussi !... Salut !... au plaisir !...

Et, le dos un peu voûté, à pas lents, les hommes retournèrent au travail pendant que le facteur, d'un pied agile, sifflant toujours la *Marche de Sempach*, longeait la haie et franchissait le pont sur le ruisseau.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lo conto d'au Craizu.

Vo sarai don onco, et sta est la plie forta, On dzor que la Zabet iré sur noutra porta, L'étaï l'hiver passâ que fasai stu grand frai, Yô on ne savai plie yô sé catzi lé dai, Stu cor s'approutra, et poui sen deré porquie, Apré quoquie résons, adon que l'ai marmotté, Et avai fé lé tor que font lé Tzarlatans, Volliai fourra sé dai deden son catzeman.... Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Vaitzé on ôtro tor que l'ai fé l'an passâ, Au qué n'é jamé pû dé san frai repensâ ; — Lé fellie et lé valets s'étaï bouté en tэта, De s'allâ promenâ on certin dzor dé fêta : Coumen l'élian setiet au coutzet d'on recours Stu grivois l'embrassé per lo maitin d'au cors. Noutra fellie qu'étaï dé coutra ly setaïe, Est, den lo mémo ten, to d'on cou renversaye Et poui, bredin, bredâ, vo font lo batacu. Tantou l'on est dézo, tantou l'otro est déssu. Se bin que le montra, coumen vo paudé craire, Dzerrotiré, dzéna, to çen qu'on voliai verré ! Apré avai risquâ dé sé fère assomâ, Le sé relaive-enfin avoué dou pi dé nâ. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Accutâ vai, Messieux, en vaitzé onna terriblia : Le diablo n'en pau pâ fère onna plie zorrillia. Vo prend de la verraire, et la pilé au mortai, Que lo diablo l'ai pouisse dincé pila lé dé !! Et poui, l'apporté çen den lo liy dé ma fellie, Yô vo la dépouaira dû la tэта à la grellie, Quand l'ai penso, Messieux ! là, se vos avia vû L'état yô sé trova adon son pouro tiu !!!! Vos arai fé pedi, lo pouro miserablo ! L'énocèn ne dai pâ pâti por lo coupablo.

L'é portant dza garri, mâ de çen lo men Que nos en a cotâ d'on bio pot d'égazèn. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Lo conto d'au craizu per yô yé-quemenci Ne vos a pas étâ onco fé à demi. Mé vé no lo fini. — Messieux, vo paudé craire Qu'onna né que déflo qu'on tza ussé pu vaïré, Stu grivois venie avoué de sés amis, Enveron la miné que n'étaï ti drumis Hormi noutra Zabet que sé pudzive-oncra. L'ai crié, veni vai, vers mé on pou to-ora, Vos en prio, Zabet ! yé oquie de present A vo coumenica ; maude sai que vo ment !

Noutra fellie qu'à zu dé sa premire enfance Por ti lé grands valets qu'trau dé compléance ! Car, tzin dé bouna race (à çen que tzacon dit) Tzace soven solet sen qu'on l'ossé dressi. Sen sé féré pressâ, le revité son cheurtzo Et déchent vers stu cor qu'étaï à noutron poertzo. To lo drai soubgouny que l'avai de l'ugnon ! Ne mé trompâvo pas, car stu fin compagnon, Apré l'ai avai fé quoquie fossé caressé, L'ai de que l'étai ten dé féré dé promessé. Que le dévai alla tzi son cousin Debret, Yô troverai d'ai pliomé et l'écretéro pret : Que n'arrai qu'à signi et que le dévai craire Que quand çen serrai fé l'ai bailleraï bin d'airé. Tot en l'ai dezen çen l'empougné per lo bré, Fassen ti sé zeffor por la fa fêr-alla lé. Medai, quand le ve çen, le sé su bin défendré En lo graffougnien fer, l'ai dezen pi qué pendré. Le cria, paire ! paire ! apportâ lo craizu ! Et dé voutr-utra man ne veni pas vouaisu. Sauto fro dé mon liy sen boutâ mé culotté, Prennio on bon bâton, ne dio pas que çen cotté. Empougnô mon craizu, frenno avô lés égrâ !!! Savé çen qu'êtu cor ne n'en savai pas grâ. — Quand ye fû su lo poent d'en'tra deden l'allaye, Mon grivois que chentai quoquie malapanaye, En arroventé que fit, dévant que l'usso vû D'on coup dé son tzapé mé détient mon craizu, Se bin que mé vaillé sen verré onna gotta Et poui, ma lampa bâ que sé toumavé tota ! Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

N'é pas lo tot ; — quand vi ma lampa renversaye Ye crû que ma Zabet étai déshonoraye !! Mé bouti à criâ, féna, dépatze té Et pren l'otro craizu, sauta frou en pentet !! Le mé crai. — Den dou sauts ma féna sé présenté. Stu compagnon qu'étaï catzi derrai dé breneté S'avancé to d'on coup, et s'en la respettâ. Paf, — d'on coup de tzapé vaitie lo craizu bâ ! Se ben que no vaillé oncra sen lumière, Sen savai yô allâ, érégnien lés étriviéré ! — A la fin, lo galand, apré tot cé fracâ Sé recouilly tzi ly, et s'en va sonica. Content coumen on Rai d'avai vû noutra pouaire Et de nos avai fé à ty veni la fouaire.

L'ai yé onco gâgny on rhommo violen Que m'a bin tormentâ et que mé prend sovent. Hom. Hom. — Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!!!! —

FIN

Gouvernement à tant l'heure.

Un original s'est amusé, paraît-il, à calculer, pour les différents pays du monde, ce que peut coûter une heure de gouvernement. Les chiffres relatifs à la France nous tombent sous les yeux ; il est intéressant de constater leur croissance rapide et désespérante pour les contribuables.

Sous Napoléon I^{er}, une heure de gouvernement coûtait 115,000 fr. ; sous Louis-Philippe, 150,000 ; sous la deuxième république, 103,000 ; sous Napoléon III, 249,000 ; de 1870 à 1880, 307,000, en raison des charges militaires de la guerre ; mais de 1882 à 1890, 403,000 !... Cette statistique démontre surabondamment qu'il ne faudrait jamais payer un gouvernement à